

**Emmelene
Landon**

**Portrait(s)
de George**

roman

ACTES SUD

“DOMAINE FRANÇAIS”

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dans un catalogue consacré aux œuvres d’Emmelene Landon, on chercherait en vain les portraits qu’elle attribue à l’artiste nommée “George”. En effet c’est au roman, et donc aux mots, qu’il appartient d’imaginer et de décrire les visiteurs et les tableaux qui sous nos yeux se succèdent et s’accomplissent. Peindre, c’est d’abord écouter, dévisager, envisager et transcrire ce qu’au gré des saisons viennent raconter d’eux-mêmes de singuliers personnages. Et s’il est également question de botanique, de cartographie, de voyages, d’urbanisme, de psycho-géographie, c’est que George interroge et pratique son art sans jamais l’isoler de tout un écosystème de réflexions sur l’espace, la nature, ou encore l’empreinte de l’homme sur le paysage. L’atelier n’est pas un cloître. Dans ces pages il s’ouvre au monde, même s’il demeure un lieu propice au “temps long”, à la patience et à la méditation. D’où la dimension poétique et même spirituelle de ce roman qui fait de la création un mode de vie, et qui propose une inimitable célébration du bonheur de peindre...

EMMELENE LANDON

Peintre, écrivain, réalisatrice de vidéos et de créations radiophoniques, Emmelene Landon est née en Australie et vit à Paris. Elle est notamment l'auteur du Tour du monde en porte-conteneurs (Gallimard, 2003), de Susanne (Léo Scheer, 2006), du Voyage à Vladivostok (Léo Scheer, 2007) et de La Tache aveugle (Actes Sud, 2010).

DU MÊME AUTEUR

LE TOUR DU MONDE EN PORTE-CONTENEURS, Gallimard, 2003.

SUSANNE, Léo Scheer, 2006.

LE VOYAGE À VLADIVOSTOK, Léo Scheer, 2007.

LA TACHE AVEUGLE, Actes Sud, 2010.

© ACTES SUD, 2014
ISBN 978-2-330-02949-4

EMMELENE LANDON

Portrait(s) de George

roman

ACTES SUD

Extrait de la publication

À ma mère.

*Comment est-ce que je pourrais vendre
cette fenêtre? Toute ma vie j'ai vu le
monde à travers.*

ANONYME,
Musée du Paysan roumain,
Bucarest.

PRÉSENCE

Au soir de la journée la plus chaude de l'été, l'air est calme dans le jardin de Laurel, ma voisine. Un tableau, ou plutôt deux tableaux, un diptyque qui disparaît dans la végétation, a séché au soleil. Demain je réinstallerai les tableaux l'un sur l'autre pour qu'ils s'embrassent : une technique d'empreinte et d'amour que j'expérimente depuis longtemps pour créer une matière et des formes inattendues. Face contre face, deux toiles s'imprègnent de la peinture à l'huile diluée à la térébenthine préalablement versée qui s'accumule un peu plus sur la toile du bas, plus légèrement sur celle du haut. Le moment de les séparer rappelle la cuisson du riz selon la méthode chinoise, à l'étouffée, avec une simple casserole, de l'eau et du riz (et une pincée de sel) sur le feu : aucune recette ne pourrait vous donner le minutage exact pour arrêter la cuisson. Un peu trop tôt, et les grains de riz encore durs baignent dans une bouillie blanche ; un peu trop tard, et ils collent, noirs, sur le fond de la casserole. Si l'on tarde à mettre fin à l'étreinte des toiles, la fission risque d'arracher les couches de peinture, la préparation de la toile, voire la toile elle-même. Cela m'est rarement arrivé. Assise en plein milieu du jardin de ma voisine, avec

un certain sentiment de légitimité, car j'arrose ses plantes pendant ses vacances d'été, je regarde les accidents de parcours sur ces premières couches du dipyque, qui m'indiquent des chemins à suivre comme une carte routière.

Fiora, mon autre voisine, n'aime pas être seule. Elle parle à mes portraits qu'elle voit de la cour ou de chez elle à travers les vitres de mon atelier. Surtout à celui de Gabor. On voit bien l'intérieur de mon atelier depuis le jardin de Laurel, aussi, et je distingue la silhouette de Gabor tout au fond. Huile sur toile, Gabor grandeur nature, un bras tendu en avant, la paume de la main ouverte devant le visage souriant, le corps détendu légèrement de biais, comme une invitation au jeu. Bel homme, mais ne t'approche pas trop près. Autour de son cou, j'ai marouflé un bout de carte de la mer du Nord en guise de foulard, et le plan mécanique d'un train espagnol autour de sa taille. Le partenaire idéal pour alléger son cœur. Pas de risque de s'emballer, sa main dit stop, comme une célébrité qui ne veut pas être photographiée.

Quand Fiora rentre chez elle tard le soir avec du vague à l'âme, car presque tout le monde est en couple, elle colle son nez à la vitre pour parler au portrait de Gabor. La main du portrait l'apaise et la protège comme une main de Fatma, son sourire appelle à la bonne humeur. Si jamais elle sentait que cette main la repoussait, il suffirait de lui tourner le dos. Après tout, ce n'est qu'un tableau, une présence qui peut se rétracter dans le néant. En cette saison, Fiora, aussi, est ailleurs. Gabor, ma création, reste avec moi. Avec les autres, bien rangés, ou visibles – toujours disponibles si j'ai envie de passer un moment avec l'un ou l'autre. La suite

de leur existence est entièrement entre mes mains, car je peux choisir de peindre par-dessus s'ils ne me plaisent plus ou si j'ai besoin de toiles pour de nouvelles peintures.

Cet été, dans l'absence de mes poseurs partis chacun de son côté, je peins d'autres tableaux aux sujets divers, toujours confrontée au geste déclencheur, pour rester dans le mouvement de la peinture et pour éviter d'être gagnée par la distraction. L'autre problème, c'est de commencer. Je ne possède plus l'impatience de la jeunesse, celle qui déclenche des œuvres en cascade. À l'inverse, je ne peux pas non plus me permettre de vivre dans le laisser-aller, dans une attente soi-disant créative, comme il pouvait m'arriver à vingt ans. À vingt-cinq ans, une séance de pose a changé le cours de ma concentration : j'ai peint le portrait d'une amie, Catherine, enceinte de huit mois et demi, étendue sur le dos en soutien-gorge et en culotte, son ventre plein comme un ballon de peau brune de ce qui allait devenir Clara. Neuf mois après, j'ai mis au monde ma fille en pleine scolarité aux Beaux-Arts, et du coup la posture rêveuse de jeune étudiante ne pouvait que s'évaporer dans sa propre immatérialité. La maternité ne laisse pas beaucoup de place aux chimères. Maintenant que ma fille est adulte, le fait de commencer quelque chose reste toujours aussi problématique. Tirer les vers du néant ? Se jeter dans le vide ?

Créer un petit monde ? Je n'impose mes idées qu'aux portraits, car j'ai une certaine aversion pour l'idée américaine de *role model* : je ne suis un exemple pour personne. Pas de monde parallèle, pas de promesse ultérieure, seulement ce petit jardin à l'est de Paris, ceux de mes voisins, et mon atelier. Bruits

indistincts des courettes en ville : la toux d'une fille à côté, le choc d'assiettes qu'on débarrasse, des rires d'enfants. Je suspends la peau des deux harengs de mon dîner sur un fil à linge pour nourrir les oiseaux.

Pourquoi est-ce que je peins des portraits? Que signifie le désir de capturer la présence de certains amis? D'extraire cette présence par des couches de peinture ou des taches hésitantes jusqu'à l'apparition de l'image? Une image à partir de leurs capacités vitales, de ce qu'ils ont fait de leur vie depuis la naissance, l'élevage, l'éducation, l'ingurgitation, leurs amours, leur travail, leurs vocations, leurs vices, leurs attentes? Peindre un portrait renverse les systèmes, immobilise le processus, saute par-dessus l'idée du lieu, cède la vie d'une personne à la toile. Les poseurs continuent à vivre, sans une partie de leur substance. Et quand ils meurent, c'est comme si quelque chose restait de leur odeur. Les portraits ne vieillissent pas pour conserver l'essence de l'être, son potentiel, ses regrets, ses choix aux carrefours : ces choix qui vous collent, sans avoir la possibilité d'en retirer un état suspendu. Les portraits sont décisifs, bien plus que les poseurs.

À la tombée de la nuit, je reste dehors pour l'absorber. À l'intérieur, mes portraits, tout ce que j'ai à faire, mon abri. Dehors est le commencement. Trop de protection à l'intérieur, mais la nuit j'en profite. Parfois j'oublie de fermer l'atelier à clef. Peut-être que ce soir, en rentrant, je monterai tout de suite à la mezzanine sans faire ce geste mécanique d'enfermement et de fausse protection. Je peins des portraits pour des moments comme maintenant. Un petit lopin de terre qui ne m'appartient pas, l'atelier et ce que je peins dedans – avec ces présences qui m'accompagnent.

Il y a les portraits que je peins depuis des mois et des mois, comme celui de Joseph, par amitié, celui de Birgitta, une autre voisine, qui aime parler ; ceux peints en deux/trois poses, comme le portrait d'Édouard avant qu'il se tue ; les portraits dans lesquels j'ai plus envie d'extraire la présence et le charme de quelqu'un comme celui de Gabor, et aussi d'Edmée, même si son charme agace ; les portraits doubles, des aviateurs, par exemple : leur présence tisse d'autres jeux de regards avec le spectateur ; les triples portraits, où le même personnage est vu sous trois angles (comme des "photomatons" du dix-septième siècle qu'un peintre envoyait à un sculpteur d'une autre ville pour remplacer la présence physique de la personne en question) ; les nombreux portraits de mon amoureux ; les commandes de portraits qui me restent sous le bras et tous ceux qui n'aboutissent pas pour une raison ou pour une autre. Sans parler des portraits rangés que je redécouvre de temps en temps. Et des portraits qui n'existent pas encore, comme le projet de portrait équestre de Jean ; j'ai presque l'impression de vivre autant avec ceux-là qu'avec ceux qui existent.

Je n'ai pas peint de portrait depuis un certain temps et ce désir me monte à la tête. Je peins aussi des territoires, comme cette commande récente pour réaliser une œuvre autour d'une zone industrielle et portuaire au long d'un fleuve. Mais avant tout, je reste captivée par l'immédiateté des visages. Tous ces visages croisés dans la rue, dans le métro, j'aimerais les attraper un par un pour les installer dans mon atelier, les prendre, les cueillir comme des pommes. Souvent ceux qui posent sont déconcertés par ma façon de les regarder. Une jeune fille de

huit ans, quand j'étais en train de la dessiner, s'écria : "George, mais tu regardes quoi, là? – Toi, Maud", ai-je répondu. Mon amoureux me dit souvent qu'il a l'impression que je ne le vois plus quand je le peins, que mon regard le traverse comme des rayons X. Il a raison, il n'y a pas d'échange car je donne tout au papier ou à la toile. Une activité qui nécessite une concentration intense, car chaque visage exige sa propre approche, sa propre méthode, en fonction de ce que je perçois du caractère de la personne. Pour l'un, il vaudrait mieux une esquisse préalable, pour l'autre, la peinture pourrait être chargée, rapide, volontairement traitée de façon grossière, et un autre encore me donnerait envie de peindre de manière hésitante avec finesse et précision. Là non plus, il n'y a pas de recette. Je poursuis, j'essaie d'aller jusqu'au bout de cette matière en pensant à la conjonction de tout ce qui entre en jeu pour créer une apparition : présence ou absence, qualité de l'air, degré de manque, température. Ma seule façon d'appréhender la foule, la masse humaine, c'est de la saisir dans les yeux d'un seul visage, sans qu'il soit le mien, que je ne sais pas voir.

La peinture vient ou ne vient pas, peu importe la deadline, si l'on attend quelque chose de vous. Cela ne change rien pour autant, même si les commandes font vivre, heureusement qu'elles sont là, qu'on n'est pas complètement oublié. Mais la vraie bataille est entre soi et soi. On n'est pas là pour produire, par choix. Ce qui arrive pourrait très bien ne pas arriver.

Encore une belle journée d'été, et avec elle une nouvelle peinture : un fond qui ne représente rien d'intentionnel pour l'instant sèche au soleil dans le jardin de Laurel toujours absente. Ce matin quand

j'ai touché le glacié d'hier, j'ai laissé une empreinte du bout de mon index. On ne la voit plus. Autour, les antennes, les appartements, les jardins, les gens, le métro, les bâtiments, les bureaux, les feuilles qui tremblent, les enfants. Bientôt la rentrée pour eux. Mes portraits reprendront avec l'année scolaire. Le jardin, presque caché, orienté au sud, est traversé par un faisceau de lumière : la réflexion mouvante d'une fenêtre qu'on ouvre. On dirait que les oiseaux chantent en chinois.

